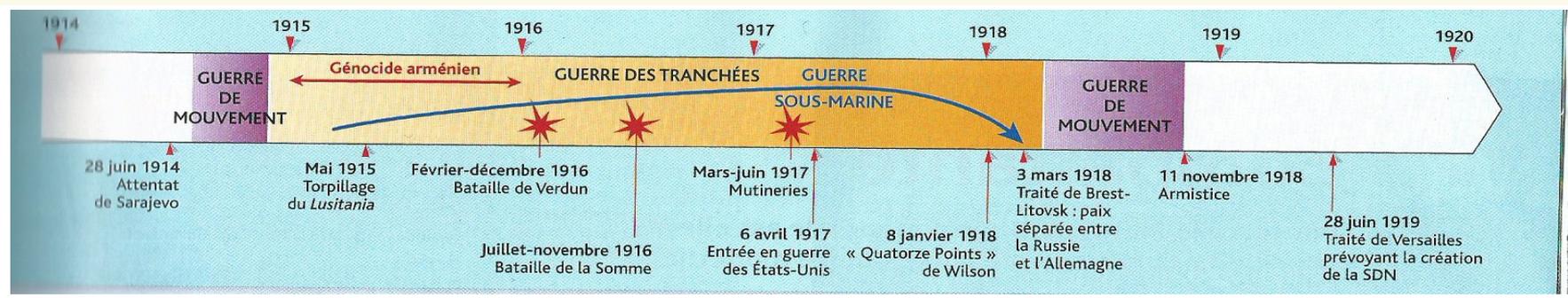
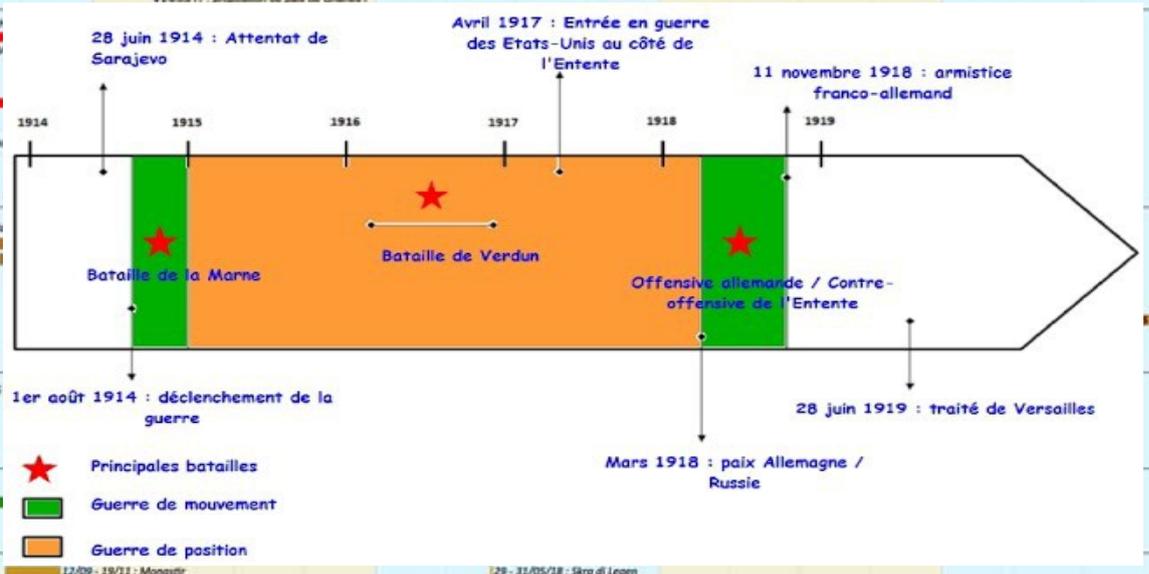
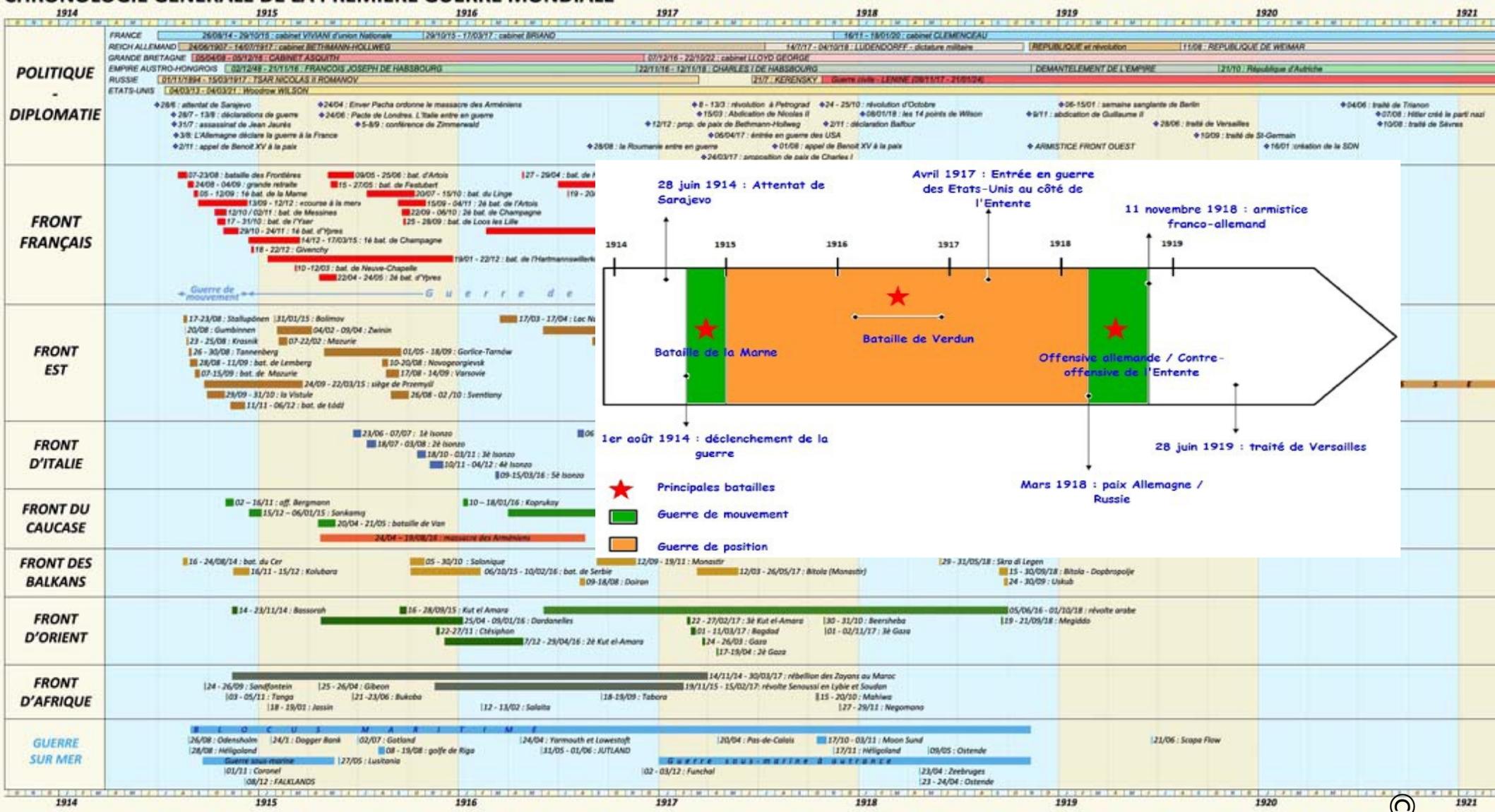


# GUERRES MONDIALES ET ESPOIRS DE PAIX HIS 2.1

## I - la première guerre mondiale

1ere ESL

# CHRONOLOGIE GÉNÉRALE DE LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE



© gabbystoria

# 1 – témoignage de la guerre totale

## 3 Une guerre moderne

« [...] Nous avons pris la côte des Eparges, presque sans coup férir<sup>1</sup>. Mais nous marchions sur une terre bouleversée, calcinée, puante, semée de débris de fils de fer, de piquets, de vêtements hachés et sanglants, de paquets de chair humaine. À cinq heures le bombardement allemand commençait. Jusqu'à minuit, les gros calibres : 150, 210 et 305. Pendant le même temps, des mitrailleuses qui tiraient de flancs combinaient leurs effets avec ceux de l'artillerie. De minuit à 6 heures, bombardement moins intense. Mais, dès 6 heures, la danse a recommencé, épileptique jusqu'à 9 heures ; et à 9 heures, l'infanterie allemande attaquait. Nous avons reçu des grenades, des bombes, un tas d'engins infernaux qui affolent nos hommes. Je me suis lancé en avant, le revolver à la main. J'en ai tué trois à bout portant. Deux caporaux m'avaient suivi : ils ont été tués tous les deux. Nous avons perdu les tranchées conquises. Mais le soir, à 4 heures, nous y retournions et les occupions de nouveau. Nous y restions malgré les contre-attaques. Nous y restions malgré le bombardement incessant et formidable. [...] Cette guerre est ignoble ; j'ai été pendant 4 jours souillé de terre, de sang, de cervelle. J'ai reçu au travers de la figure des paquets d'entrailles, et sur une main une langue, à quoi l'arrière-gorge était attachée. Je suis écœuré, saoul d'horreur. Je sais que je resterai ; il faut que je reste. J'accepte la responsabilité qui m'échoit. »

Lettre de **Maurice Genevoix** à Paul Dupuy, directeur de l'École normale supérieure, 23 février 1915 (Mémorial de Verdun).

1. Sans combattre.

# 1 – témoignage de la guerre totale

## 3 Une guerre moderne

« [...] Nous avons pris la côte des Eparges, presque sans coup férir<sup>1</sup>. Mais nous marchions sur une terre bouleversée, calcinée, puante, semée de débris de fils de fer, de piquets, de vêtements hachés et sanglants, de paquets de chair humaine. À cinq heures le bombardement allemand commençait. Jusqu'à minuit, les gros calibres : 150, 210 et 305. Pendant le même temps, des mitrailleuses qui tiraient de flancs combinaient leurs effets avec ceux de l'artillerie. De minuit à 6 heures, bombardement moins intense. Mais, dès 6 heures, la danse a recommencé, épileptique jusqu'à 9 heures ; et à 9 heures, l'infanterie allemande attaquait. Nous avons reçu des grenades, des bombes, un tas d'engins infernaux qui affolent nos hommes. Je me suis lancé en avant, le revolver à la main. J'en ai tué trois à bout portant. Deux caporaux m'avaient suivi : ils ont été tués tous les deux. Nous avons perdu les tranchées conquises. Mais le soir, à 4 heures, nous y retournions et les occupions de nouveau. Nous y restions malgré les contre-attaques. Nous y restions malgré le bombardement incessant et formidable. [...] Cette guerre est ignoble ; j'ai été pendant 4 jours souillé de terre, de sang, de cervelle. J'ai reçu au travers de la figure des paquets d'entrailles, et sur une main une langue, à quoi l'arrière-gorge était attachée. Je suis écœuré, saoul d'horreur. Je sais que je resterai ; il faut que je reste. J'accepte la responsabilité qui m'échoit. »

Lettre de **Maurice Genevoix** à Paul Dupuy, directeur de l'École normale supérieure, 23 février 1915 (Mémorial de Verdun).

1. Sans combattre.

1 – l'artillerie – la guerre industrielle et technique => guerre économique – guerre totale

2 – l'acharnement, la persistance, les combats des hommes => guerre idéologique – guerre totale

3 – la barbarie (retrouvée?)... guerre... totalement => brutalisation

ABSENTS

- l'arrière
- les révoltes

La brutalisation est un concept historiographique majeur, élaboré par l'historien George L. Mosse, un historien américano-allemand du XXe siècle, dans son ouvrage *De la grande guerre au totalitarisme, la brutalisation des sociétés européennes*<sup>1</sup>, publié en 1990. Il désigne l'acceptation d'un état d'esprit issu de la Grande guerre qui entraîne la poursuite d'attitudes agressives dans la vie politique en temps de paix.

Dans cet ouvrage, Mosse développe deux postulats principaux. Tout d'abord celui de la « banalisation » de la violence, qui à travers la vulgarisation, la sacralisation et l'acceptation de l'expérience de guerre aurait contribué à l'avènement des fascismes. Enfin celui même de « brutalisation » qui postule que cette même expérience de guerre aurait été le catalyseur d'une résurgence nationaliste à travers le développement de valeurs nouvelles comme le patriotisme radical ou encore le culte de la virilité.

Le concept de brutalisation se révèle fondamental pour l'historiographie de la guerre et de l'entre-deux-guerres. Il permet un éclaircissement sur les motivations de la radicalisation du champ politique européen d'après guerre. Selon Mosse, les fascismes trouveraient leurs racines dans une expérience fondatrice de la guerre moderne.

Introduction Wikipédia de l'article « Brutalisation »



## 1 Une guerre d'usure



## 2 La mort de masse

Ligne de front à Passchendaele en Belgique, 1917.

*Pendant toute la guerre, Louis Barthas a pris des notes sur des carnets et envoyé à sa femme un grand nombre de lettres. De retour chez lui en 1919, il a rédigé au propre dix-neuf cahiers dans lesquels il raconte sa guerre.*

**Première nuit aux tranchées** (9 novembre 1914)

« On se trouva tout à coup dans un fossé étroit, boueux, on était arrivé. C'était notre chambre à coucher pour cette première nuit. [...] Sans souci du froid, des balles qui sifflaient au-dessus de nous, de la proximité de l'ennemi, des piétinements sur nos pieds et nos jambes de ceux qui passaient, nous nous endormîmes d'un sommeil profond roulés dans notre couverture insuffisante. Toutefois dans la nuit, je fus réveillé par un bruit tout proche de pioches et de pelles. Je hissai en tremblant ma tête au-dessus du parapet et je demandai à ces travailleurs nocturnes quel genre de travail ils faisaient. "Tu ne vois pas donc pas que nous enterrons les morts du dernier assaut", me répondit une voix rude. Cette réponse me fit frissonner d'effroi de penser qu'il y avait des morts autour de moi et qu'on les enterrait ainsi avec quelques pelletées de terre dessus. [...] »

**Secteur de Lorette** (en Artois, juin 1915)

« [...] Et toi me dit Ferié, toi qui écrit la vie que nous menons, au moins ne cache rien, il faut dire tout. [...] Ils ne nous croiront pas, dit Mondières, ou bien ils s'en foutront.

En vain mettions-nous le moribond au bord de la tranchée pour qu'on ne le piétine pas, il roulait toujours au milieu. Accablé de fatigue et de sommeil, je m'accroupis un instant. J'étais appuyé au cadavre carbonisé et le mourant vint s'appuyer sur moi. Je dormis entre un mort et un agonisant ; cela ne me faisait aucune sensation : soumis à certaines épreuves, le cœur perd toute sensibilité. »

*Les Carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918,*

© La Découverte, [1978], 2003.

*Pendant toute la guerre, Louis Barthas a pris des notes sur des carnets et envoyé à sa femme un grand nombre de lettres. De retour chez lui en 1919, il a rédigé au propre dix-neuf cahiers dans lesquels il raconte sa guerre.*

**Première nuit aux tranchées** (9 novembre 1914)

« On se trouva tout à coup dans un fossé étroit, boueux, on était arrivé. C'était notre chambre à coucher pour cette première nuit. [...] Sans souci du froid, des balles qui sifflaient au-dessus de nous, de la proximité de l'ennemi, des piétinements sur nos pieds et nos jambes de ceux qui passaient, nous nous endormîmes d'un sommeil profond roulés dans notre couverture insuffisante. Toutefois dans la nuit, je fus réveillé par un bruit tout proche de pioches et de pelles. Je hissai en tremblant ma tête au-dessus du parapet et je demandai à ces travailleurs nocturnes quel genre de travail ils faisaient. "Tu ne vois pas donc pas que nous enterrons les morts du dernier assaut", me répondit une voix rude. Cette réponse me fit frissonner d'effroi de penser qu'il y avait des morts autour de moi et qu'on les enterrait ainsi avec quelques pelletées de terre dessus. [...] »

**Secteur de Lorette** (en Artois, juin 1915)

« [...] Et toi me dit Ferié, toi qui écrit la vie que nous menons, au moins ne cache rien, il faut dire tout. [...] Ils ne nous croiront pas, dit Mondières, ou bien ils s'en foutront.

En vain mettions-nous le moribond au bord de la tranchée pour qu'on ne le piétine pas, il roulait toujours au milieu. Accablé de fatigue et de sommeil, je m'accroupis un instant. J'étais appuyé au cadavre carbonisé et le mourant vint s'appuyer sur moi. Je dormis entre un mort et un agonisant ; cela ne me faisait aucune sensation : soumis à certaines épreuves, le cœur perd toute sensibilité. »

*Les Carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918,*  
© La Découverte, [1978], 2003.

S. Audouin-Rouzeau & A. Becker, 14-18, retrouver la Guerre, Paris, 1998, extraits

« Le témoignage est une source à la fois d'informations irremplaçables et d'inhibitions (= *blocage*) majeures ; à ce titre, c'est sans doute dès la première guerre mondiale qu'une certaine forme de dictature du témoignage s'est imposée aux contemporains.. En matière de violence de guerre, les combattants ont choisi de taire bien des aspects essentiels. Certes, leurs témoignages ont tous souligné l'horreur profonde du champ de bataille... Comme l'ont remarqué certains anthropologues, « on est tué » à la guerre, mais on ne tue pas. »